

Isabelle Kaiser dans la littérature romande

Autor(en): **Evard, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **27 (1925)**

Heft 14

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-748709>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

situation réelle de notre ville ne peut être ni féconde ni dangereuse. Tout simplement elle n'existe pas.

C'est ce que la population genevoise a tenu à signifier clairement aux gymnastes suisses accourus de toutes les parties de notre pays.

WILLIAM MARTIN



ISABELLE KAISER, DANS LA LITTÉRATURE ROMANDE

Un hommage doit être rendu à Isabelle Kaiser de la terre romande, qui fut sa patrie intellectuelle et affective, dans sa jeunesse et ses années de première production. Elle a joliment chanté sa vieille école de Genève et évoqué maints souvenirs du beau lac et du Mont-Blanc. La maladie l'obligea à séjourner à Leysin, dans la Suisse italienne, l'Italie et le Midi de la France; sa culture littéraire semblait plus française qu'allemande, et cependant sa personnalité est plus alémanique que latine, dans son œuvre écrite dans les deux langues et qui, par là même, a un cachet éminemment national.

Sa famille était de souche allemande, zougoise du côté paternel, unterwaldienne par sa mère, issue du pieux ermite Nicolas de Fluë, et dont les parents tenaient à Beckenried le vieil hôtel de la Lune. Après avoir erré en diverses stations de malades, la poétesse se fixa à Beckenried, surtout pour faire plaisir à « Mère », mais aussi par ce que la Suisse primitive était restée sa petite patrie d'élection. Elle y fit construire son joli chalet de l'Ermitage parmi les bambous des bords du Lac des Quatre-Cantons; elle se sentit reprendre par cette vieille souche unterwaldienne dont elle était, et nous savons que son patriotisme n'avait rien de poseur, dans cette apothéose d'un premier août, au milieu des fils authentiques des vieux Suisses, commémorant le serment du Grütli ou Frère Nicolas de Fluë, alors qu'elle-même disait quelques-uns de ses beaux poèmes tout imprégnés de poésie nationale, tel son Drapeau suisse!

Des vingt-trois volumes de poésies et de prose d'Isabelle Kaiser, quinze sont en français, six volumes de vers et neuf romans; son œuvre en langue allemande compte huit volumes, dont un de vers seulement. Sa production poétique fut de sept volumes, celle en prose de seize; elle se fit connaître d'abord par ses poèmes, puis préféra s'exprimer dans le roman. Sa production littéraire s'échelonne de 1888 à 1919; ce n'est cependant que depuis 1901 qu'elle publia quelque chose en allemand; son séjour dans l'Unterwald l'a probablement influencée, inconsciemment. Isabelle Kaiser parlait si aisément et écrivait si facilement nos deux langues, qu'il lui était impossible de dire elle-même laquelle était sa langue maternelle. Elle m'affirma n'avoir jamais hésité, écrivant spontanément en français ou en allemand, selon la nature du sujet traité. Elle se sentait l'âme alémanique et romande, et préférait le français pour exprimer sa jeunesse, son

subconscient, réservant l'allemand aux thèmes d'histoire nationale. Cette production bilingue lui fut imputée à péché, comme une facilité nuisant à la forme même de ses ouvrages; écriture et parler, en français, abondaient en germanismes, ce qui nous empêche en effet de la considérer comme écrivain romand. En tout cas, Isabelle Kaiser fut un écrivain national, par sa personnalité doublement compréhensive des deux Suisses, par son culte un peu mystique de la vieille Confédération, par son désir d'harmonie entre Allemands et Romands: elle eut le mérite de faire passer un peu de l'âme de la Suisse primitive et allemande dans la littérature romande et de faire connaître aux Alémaniques nos conceptions latines, à une époque où les ponts étaient peu nombreux.

Isabelle Kaiser n'a pas conquis en Suisse romande une place importante dans les Lettres, parce qu'elle a été toujours trop individualiste, sans harmonie avec son époque et le goût du jour. On l'a définie: une âme romantique et un cœur romanesque, qualifiant de traits psychologiques plus germaniques que latins, son imagination débordante, son lyrisme passionné, son mysticisme poétique et religieux, sa sensibilité très vive.

Son œuvre est celle d'une nature repliée sur soi, non pas incapable de sortir d'elle-même, comme on l'a écrit — elle était éminemment bonne, vite apitoyée, très charitable — mais aimant le repli sur soi, l'autoanalyse; une nature introvertie qui n'a rien compris au monde extérieur, ni à la vie moderne, vivant dans les souvenirs ou des conceptions idéales, donnant dans ses ouvrages des souvenirs, des fragments de journal intime, des transpositions de sa personnalité sous les traits de quelques-unes de ses héroïnes les plus prenantes — telle cette «*Marcienne de Fluë*» qui exprima si bien toute son évolution intérieure, vers la fin de sa vie.

C'est son attitude, qui fit classer la poétesse «*romantique*»; ses photographies en poses hiératiques, avec autographes, ses apparitions en public: elle a fait des conférences, des récitals de ses œuvres en vers et en prose, et semblait se composer une figure un peu théâtrale. En fait, elle dut être très belle; cinquagénnaire, avec son profil romain, ses cheveux très noirs, ses yeux sombres et mélancoliques dans un visage très pâle, avec son invariable robe blanche, elle avait une attitude de nonne médiévale, mystique, ardente, idéaliste — et cela parut d'un autre âge, donc une recherche poseuse, selon les médisants. Mais la simplicité cordiale de son hospitalité, la bonté avec laquelle elle s'adressait aux malheureux témoignaient d'une nature sans pose.

Elle vécut en marge de la vie, se mêlant peu aux autres, travaillant pour l'art et la poésie, mais aussi en s'élevant elle-même dans une haute ascension morale. Si les premiers vers et romans du début ont dit son amour déçu, la vaine attente du bonheur, l'œuvre littéraire devint dans la suite la sublimation par l'art de la souffrance, l'élévation mystique dans l'épanouissement de l'affectivité la méditation philosophique, la recherche de l'idéal religieux.

Dans l'Ermitage de Beckenried, le cabinet de la femme de lettres était tout à la fois sa cité des livres, un musée d'art et d'histoire, son temple de la musique et son laraire du souvenir. Elle-même en parlait ainsi: «*Seule la cellule de travail est vaste et profonde, afin que le rêve en déployant ses ailes, ne s'y blesse*

point, et que la méditation, qui met un doigt sur les lèvres, puisse dire aux pensées visiteuses : Voici, votre place est prête, fleurissez ». . . . Les larges baies qui le prolongeaient de trois côtés, faisaient voir des vergers, le Lac des Quatre Cantons et ses souvenirs de la Suisse primitive, des effets de couleurs, de lignes, de lumière auxquels l'écrivain ne fut pas insensible, la nature s'associant à son culte du beau et de l'idéal.

La musique était une de ses joies. Je revois la poëtesse jouant le Largo de Haendel, une Venise de Bizet, des berceuses . . . par une nuit de juillet; une clarté rouge éclairait le piano; des myriades d'étoiles et de lumières des villages, répétées par le lac, faisaient une toile féodale de cette étrange figure de femme, exaltée et sentimentale. Un grand portrait en pied de l'écrivain portait ces vers en exergue : « Elle allait, lourde de souvenir, les yeux tournés vers l'avenir . . . »

Toute Isabelle Kaiser est formulée ainsi. L'amour, la trahison, la maladie, les deuils, loin de l'abattre l'ont aiguillonnée vers une vie de souffrances continues, mais aussi d'incessants efforts pour dominer le mal et l'amertume, pour faire triompher la pensée et les sentiments élevés en une ascension vers la sagesse et la sérénité. Une Madame Ackermann, broyée par le chagrin, a crié ses anathèmes en des « Poésies philosophiques » exprimant la révolte; Isabelle Kaiser fut stoïque, virile: elle trouva l'apaisement dans le culte du passé et la consolation dans l'entr'aide. Deux tombes dans le jardin de l'Ermitage disaient son amitié fraternelle et sa piété filiale: celle de Fatimé, la petite sœur morte fillette en 1891 et celle de « Mère ». Nous avons encore dans la mémoire les beaux poèmes inspirés par l'enfant et par cette mère d'élite dont l'écrivain eut le culte pieux sa vie durant; quand la mère diminua, la fille s'épanouit et son amour filial se fit quelque peu maternel, pour entourer d'affection et de soins cette mère chérie; on sent que l'âme poétique de l'auteur ne cessa jamais de s'entretenir avec cette femme supérieure par-dessus le tombeau, par l'imagination affective, la méditation mystique, un besoin incessant d'intimité; bien émouvant est le poème « Viens dormir », par lequel la mère appelait sa fille au dernier sommeil — et elles reposent toutes deux au cimetière de Beckenried . . .

C'est la souffrance morale, s'élevant au-dessus des contingences de ce monde, la souffrance éducatrice et rédemptrice qui fait la prix de la vie et de l'œuvre d'Isabelle Kaiser, et cette ascension d'une âme surpasse son art d'ailleurs. Elle a écrit dans une de ses confessions littéraires : « La vie même m'avait imposé un sujet de souffrance et c'est à la douleur que je dois mon premier épanouissement ». Et vers la fin de sa vie, elle écrivait encore : « Ne médisons pas de la souffrance; elle est, avec la bonté, ce qu'il y a de meilleur et de stable: tout le reste est vain ».

Mûrie par la vie, Isabelle Kaiser fut éminemment pitoyable aux âmes éprouvées et pratiqua cette haute mission de « mind cure » qui consiste à apporter un peu d'aide morale ou de sympathie à la souffrance d'autrui; elle avait à cœur de répondre à toutes les lettres, sans rebuter personne; sa haute tenue morale, sa force d'âme, son exemple d'énergie en face de sa propre souff-

france sont aussi une manière d'œuvre d'art : « Il n'y a pas de meilleure lumière que la souffrance pour éclairer la vie dans ses plus sincères profondeurs. L'amour s'enrichit de ce qu'il donne ! » m'écrivait-elle, il y a peu de temps encore, se dépeignant elle-même.

Isabelle Kaiser était-elle religieuse ? Sa minuscule chambre à coucher tenait de la cellule monacale et du boudoir du XVIII^e siècle. Son culte du passé national avait un caractère un peu religieux ; sa piété familiale tenait du mysticisme et dépassait les habituelles affections. Elle a scruté le mystère de l'au delà, mais s'est-elle rattaché à un credo précis ? Ou l'a dépeinte panthéiste, à la manière de certains poètes et philosophes ; elle finit par se rattacher au catholicisme, mais avec quelque chose de large et d'élevé qui lui vint peut être de son éducation en pays protestant ; elle eut surtout un sentiment religieux intense, la nostalgie des inconnus et la soif de savoir par delà les étoiles, par de à la vie...

Non, la poëtesse de Beckenried n'était pas romantique. Beaucoup de ses ouvrages ont un caractère désuet qui nous fait les reléguer dans un passé vieillot, au delà de la littérature symboliste, parnassienne ; et on l'appelle romantique par besoin d'étiquette. Son œuvre littéraire ne s'apparente à aucune de nos auteurs romands ; elle est ainsi plus suisse que française ; mais son caractère n'était pas à proprement parler germanique. Elle fut avant tout une âme féminine, repliée en soi et une âme noble, aspirant à l'idéal — sans attache autre avec son époque que celles de la famille, de la petite patrie et d'une âme sympathisant aux souffrances analogues aux siennes, une âme qui fit, par l'épreuve, une admirable ascension vers l'idéal ; par l'affectivité et l'énergie, Isabelle Kaiser laisse un grand exemple, encore plus qu'une œuvre littéraire remarquable.

MARGUERITE EVARD